

mille livres de revenu ; vienne une affaire qui, en me posant au premier rang, me permette d'espérer ce revenu, et j'épouse. » A cela que répond Hubert ? « Va vivre à la campagne. On y vit bien et à peu de frais : » là-dessus couplet de facture contre l'émigration des campagnes vers les villes, etc., etc. Or, je dis que ce n'est pas là répliquer à ce que demandait la situation, la morale même. Il fallait faire rougir Philippe de sa lâcheté ; il fallait en appeler à son amour et lui dire : reste dans ta profession, marie-toi, vis à Paris dans la gêne, dans la pauvreté au besoin, mais fidèle à ton amour ; si ton amour ne va pas jusqu'à te donner ce courage, n'en parle plus. C'est, à mon sens, dans cet ordre de sentiments que devait être pris l'enseignement du poète, et j'ose croire qu'il eût été plus direct, plus élevé, plus véritablement moral que la thèse économico-pastorale, prêtée à Hubert, thèse incomplète, présentée sous un jour étroit, et dont la conclusion, résumée par ce vers :

« Ayons moins de bourgeois et plus de paysans. »

ne doit être acceptée que sous bénéfice d'inventaire.

Outre l'enseignement explicite, celui que l'auteur met sciemment dans ce qu'il écrit, il y a toujours dans son œuvre l'enseignement involontaire, celui qui en ressort sans qu'il le sache, et cet enseignement là n'est pas le moins curieux, car il est plus sincère. Ainsi, M. E. Augier, en nous introduisant chez M^{me} Huguet, n'a pas eu l'intention de nous faire réfléchir sur l'état de la famille au XIX^e siècle, et pourtant quelle peinture instructive, sinon édifiante, il nous a donnée d'un intérieur moderne : nulle autorité d'un côté, nulle déférence de l'autre ; ni affection, ni respect ; des relations précaires, disjointes en quelque sorte, dépourvues de convenances ; et comme on sent que l'unité morale est absente de ce foyer ! La mère dédaigne son gendre qui le lui rend bien ; Cyprienne fait la leçon à M^{me} Iluguet, tout comme Mathilde, et Philippe ne trouve jamais un mot pour l'excuser. Tout cela n'empêche pas que dans celle excellente famille on ne se souhaite très-régiilièrcmeul la fête, et que le fils ne prenne la taille à sa mère en la poussant dans sa chambre. Le plus triste, c'est que le spectateur accepte la peinture comme toute naturelle et n'est choqué par rien de ce qu'il voit, tant la notio > vraie de la famille semble devenir confuse dans l'esprit de chacun de nous.

Dans la grande scène du quatrième acte, où M^{me} Huguet fait devant son fils, sous forme de confession générale, un plaidoyer en règle contre la pauvreté, elle est amenée à développer incidemment cette idée que, grâce à la richesse, une mère peut rester amante et épouse, et, en éloignant de